

Québec français



Être ou ne pas être... *Gladiateur*

Georges Desmeules

Number 123, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55913ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desmeules, G. (2001). Review of [Être ou ne pas être... *Gladiateur*]. *Québec français*, (123), 92–93.

Être ou ne pas être...

Gladiateur

Georges Desmeules

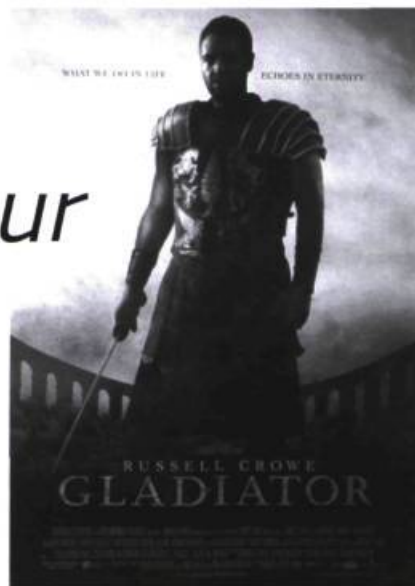
L'empire romain, dans son faste et sa décadence, réels ou supposés, constitue un mythe bien trop riche pour échapper longtemps à la poigne de fer des réalisateurs de l'empire américain. Gladiateur a d'ailleurs été consacré digne héritier des films populaires à grand déploiement, dit peplum, d'il y a 40 ans. Et pour cause, cette production spectaculaire réalisée par Ridley Scott incorpore trop d'influences croisées, malgré les nombreux raccords de plans bâclés que les puristes remarquent au premier coup d'œil, pour échapper à l'oscarisation multiple. Toutefois, en plus d'être une reconstitution historique haute en couleurs, ce film raconte également, au premier chef, le récit de l'ascension d'un gladiateur dans les rangs de cette dure profession en plus de proposer en arrière-plan une intrigue secondaire exhortant les valeurs familiales. Tout spectateur assiste donc à trois films pour le prix d'un, ce qui justifie peut-être l'avalanche de récompenses sous laquelle il a croulé lors de la dernière séance des jeux du cirque hollywoodien. Allons-y voir de plus près.

DES VERTUS DE LA DÉMOCRATIE

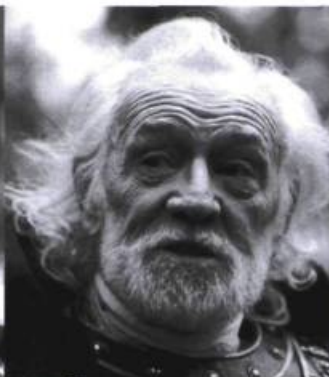
Les premières images du film plongent les spectateurs au cœur de l'ultime entreprise guerrière de l'empereur Marc-Aurèle (Richard Harris). Film historique sans en avoir l'air, Gladiateur met alors en scène un empereur usé et désabusé par le pouvoir trop longtemps exercé et qui n'aspire plus qu'à la quiétude. Cet empereur raffiné a d'ailleurs des projets bien précis pour son meilleur général, le bien nommé Maximus (l'Australien Russell Crowe); il veut en faire ni plus ni moins que son successeur, car Marc-Aurèle n'a aucune confiance en

les vertus de son fils Commode (Joachim Phoenix), qui ne se laissera pas supplanter si facilement, on s'en doute bien. On y découvre, très rapidement il faut le dire, les enjeux profonds des conquêtes romaines : tout retrait présage déjà la décadence, tout repli est un aveu de défaite mais, si le monde nous appartient, il faut en faire bon usage et le gérer intelligemment. Message ô combien américain!

Et c'est justement ce que s'emploiera à mal faire Commode. Joachim Phoenix incarne ici de façon très efficace le jeune empereur dégénéré et fainéant qui se retrouve maître du monde à l'âge précoce de 19 ans. Cependant, Commode devra d'abord se faire parricide avant de devenir le truchement des dieux romains sur terre. Il écarte aussi sa sœur Lucilla (Connie Nielsen), nettement plus avisée que lui et suffisamment prudente pour ne pas montrer quelque ambition que ce soit. Par contre, l'intègre Maximus comprend qu'il y a anguille sous Rome, surtout que la mort présumément naturelle de Marc-Aurèle survient juste après que l'empereur se fut confié à lui. Il doit donc disparaître.



Pendant que Maximus, on en reparlera plus loin, peinera pour gravir les échelons de l'art gladiatoire, des ligues mineures jusqu'au grand cirque, Commode est laissé à lui-même. Le film fait comprendre que le nouvel empereur transforme Rome en une ville où seuls comptent les combats à mort de plus en plus sophistiqués qu'il offre à son peuple. À bien y penser, la leçon d'histoire se poursuit, mais on y traite surtout de l'Amérique contemporaine. C'est-à-dire que, par comparaison, la démocratie américaine remporte haut la main le combat à finir qui l'oppose à la dictature. Les conspirateurs qui, à la fin du film, cherchent à évincer Commode pour le remplacer par une république en témoignent. Et s'ils y passent à peu près tous, lors du coup d'état



avorté qu'ils tentent, ils n'en deviennent que de plus crédibles témoins des excès de Commode et d'authentiques martyrs de la lutte pour le droit du peuple à se gouverner.

DE L'EXERCICE DU POUVOIR AU POUVOIR DE L'EXERCICE

Quarante ans après *Spartacus* et *Ben-Hur*, Russell Crowe prend le relais de Kirk Douglas et de Charlton Heston en tant que flegmatique représentant du héros déchu malgré lui et qui conserve sa dignité tout en faisant rouler ses pectoraux. Qui plus est, l'ex-général des armées romaines confirme qu'il y a beaucoup de bon dans la discipline militaire que même un haut gradé accepte sans rechigner. En effet, après s'être défait sans trop de mal des tueurs que lui avait envoyés Commode, tueurs au demeurant plutôt gauches, comme s'ils étaient aussi mollassons que leur maître, Maximus retourne de peine et de misère sur ses terres, pour y découvrir sa femme et son fils massacrés. Puisqu'un malheur n'arrive jamais seul au cinéma, le soldat tombe peu après entre les mains d'esclavagistes qui le vendent à bon marché comme gladiateur, sans savoir qu'il deviendra une sorte de Wayne Gretsky de ce domaine.

Oliver Reed, pour son ultime rôle, incarne Proximo, son entraîneur. Mais Maximus dépasse ses enseignements, en mettant à profit des techniques de combat de l'armée romaine. Avec quelques compagnons, dont l'Africain Juba (Djimon Hounsou), il deviendra une gloire locale que la renommée ramènera inéluctablement à Rome et sur le chemin de Commode. Son dernier combat, il le livrera justement contre l'empereur, désireux d'affirmer sa supériorité contre un adversaire affaibli par un coup de poignard judicieusement placé. Mais Commode

aurait dû savoir qu'on peut toujours compter sur les vrais champions. Dans un dernier sursaut avant de mourir, Maximus parvient à vaincre son adversaire débile. Or sa véritable victoire, ce sont les spectateurs qui la lui donnent alors qu'ils scandent son nom au lieu de celui de leur dispensateur attiré de pain et de jeux, au déplaisir évident de ce dernier. Bref, ce gladiateur témoigne à fond des belles valeurs américaines. Si son triomphe individuel est exemplaire, il le doit en grande partie à ses coéquipiers, qu'il n'a pas oublié et à qui il a appris la grande leçon du travail d'équipe. Et pour juger de la valeur des héros, les spectateurs ne se trompent pas. Gageons qu'ils sont retournés chez eux contents.

RESTONS CHEZ NOUS !

En filigrane derrière ces deux récits retentissants, on découvre aussi une ode aux valeurs familiales et un plaidoyer pour la tolérance organisés autour de trois cellules familiales. Il y a bien sûr la famille disparue de Maximus. Il faut ici noter que sa défunte épouse est une mulâtre, ce qui confirme qu'en plus de toutes ses belles qualités, le général fait gladiateur n'est certes pas raciste. De plus, son plus cher désir, dont il fait part entre autres à l'empereur, est de rentrer à la maison. Ce rêve exacerbé lui donne également l'énergie de revenir jusque chez lui, et son désespoir subséquent en faisant un gladiateur particulièrement redoutable.

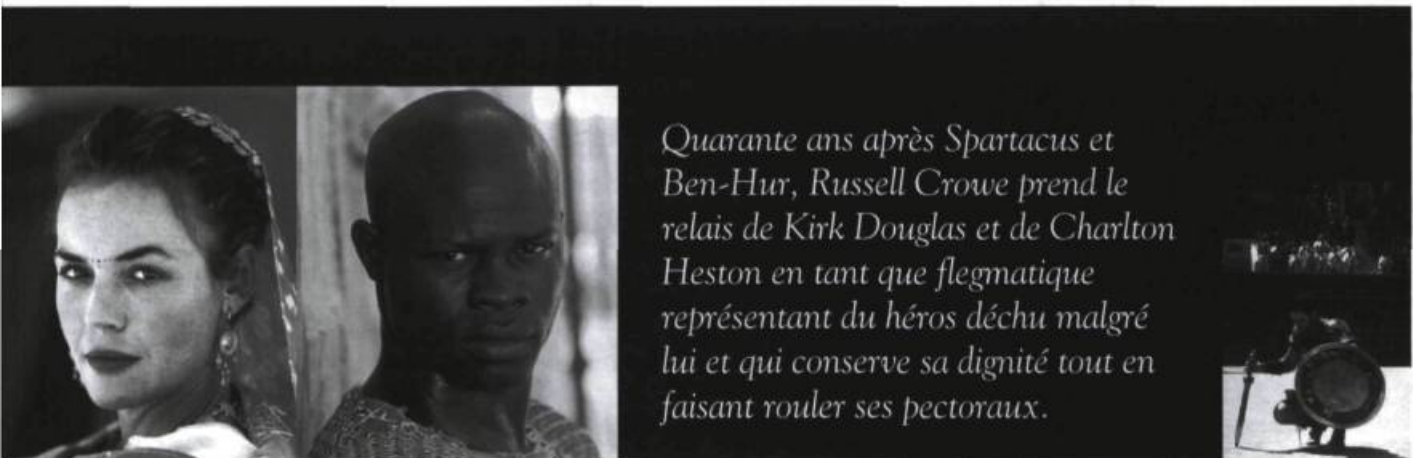
Si Lucilla, la sœur de l'empereur, accepte quant à elle si placidement son sort, c'est qu'elle craint pour la vie de son fils, orphelin de père. En conséquence, elle demeure au foyer malgré que ses dons de politicienne sont évidemment supérieurs à ceux de son frère. Toutefois, à bien y penser, c'est Juba qui exprime le mieux ce

thème. De nombreuses scènes le montrent en train de relater des épisodes de sa vie de famille avec Maximus. Il témoigne concrètement de son attachement à sa famille en préservant des figurines à l'effigie de sa femme et de son fils. En bout de course, seul survivant parmi les gladiateurs, il redevient un homme libre, alors que le film suggère clairement qu'il entreprend le long voyage de retour vers les siens. Il vaut d'ailleurs peut-être la peine de mentionner qu'à la différence de plusieurs films américains, c'est le comparse noir qui survit cette fois-ci aux épreuves initiatiques et qui se retrouve, à la fin de l'intrigue, purifié mais solitaire et loin de son foyer.

SI SHAKESPEARE M'ÉTAIT CONTÉ

Tragédie pour tragédie, *Gladiateur* rappelle à bien des égards *Hamlet*. Telle la pièce de Shakespeare, le film de Scott repose sur l'accession au pouvoir d'un meurtrier usurpateur. Dans ce cas-ci, on peut considérer Maximus comme une sorte de fils spirituel du défunt empereur. Les jeux du cirque remettent constamment en scène ce premier motif; les nombreux combats servent toujours à confirmer le pouvoir de Commode, comme les comédiens invités par *Hamlet* rejouent l'intrigue de la pièce au sein même de celle-ci. Enfin, le combat final entre les deux protagonistes rappelle le duel ultime de la tragédie shakespearienne jusque dans le fait que, dans les deux cas, le combat est truqué.

En somme, la lutte était inégale : *Gladiateur* est taillé sur mesure pour remporter la campagne du box office. Et si ses valeurs américaines valent la peine d'être étudiées, c'est parce qu'elles apparaissent en plusieurs lieux et sur plusieurs modes. Reste à savoir dans quelle mesure le genre du peplum est bel et bien revenu ou si on attendra encore 40 ans pour la suite...



Quarante ans après Spartacus et Ben-Hur, Russell Crowe prend le relais de Kirk Douglas et de Charlton Heston en tant que flegmatique représentant du héros déchu malgré lui et qui conserve sa dignité tout en faisant rouler ses pectoraux.